Michèle Pirazzoli-t'Serstevens (1934-2018)

Alain Thote

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/2839>

DOI : 10.4000/ashp.2839

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2019

Pagination : XVII-XX

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Alain Thote, « Michèle Pirazzoli-t'Serstevens (1934-2018) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 150 | 2019, mis en ligne le 04 juin 2019, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/2839> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.2839>

Mission archéologique, Julfar, émirat de Ras al-Khaymah (E.A.U.), 1994.

© Vincent Aitzegagh.

MICHÈLE PIRAZZOLI-T'SERSTEVENS (1934-2018)

Michèle Pirazzoli-t'Serstevens nous a quittés le 25 juillet dernier, brusquement, dans la discrétion qui était la sienne. Depuis quelques années déjà, sa santé avait été mise à rude épreuve, mais la disparition de son mari, Paolo, en septembre 2017, devait l'affecter plus encore et précipiter sa fin. Sans rien laisser paraître de ses soucis personnels, elle continuait de suivre avec bienveillance les recherches de ses collègues, et prenait toujours le même soin à conseiller les étudiants que nous lui envoyions.

J'avais avec Michèle Pirazzoli une complicité de cœur et d'esprit. En 1972, j'ai commencé de suivre ses cours sur l'archéologie Shang, la première dynastie chinoise, contemporaine de Toutankhamon. Son enseignement fut une révélation : la rigueur de son approche, l'étendue de son savoir, la finesse de ses analyses m'ont immédiatement séduit. De plus, dans ce cours général, elle ne manquait pas d'instruire ses auditeurs des grands débats scientifiques du moment.

Michèle Pirazzoli était née t'Serstevens en 1934, et fille unique. Son père était journaliste, spécialiste de la mode et du grand monde. En entendant ce patronyme d'origine belge, on pense immédiatement à l'écrivain et grand voyageur Albert t'Serstevens, dont les livres connurent une large diffusion dans les années 1920-1940. Albert t'Serstevens était le grand-oncle de Michèle. Il y a tout juste un an, elle m'écrivait un long message à propos de son nom. Elle y tenait, non pas à cause de ce grand-oncle paternel, mais par fidélité à la mémoire de son père. Lorsque ce dernier se lança dans le métier de journaliste à l'âge de vingt ans environ, Albert t'Serstevens

déjà très célèbre l'obligea à changer de nom, voulant en garder l'exclusivité. Le père de Michèle s'inclina et publia toute sa vie sous le pseudonyme de Lucien François, adoptant le nom de jeune fille de sa mère. Ce nom de t'Serstevens fut durant toute sa vie pour elle chargé de beaucoup d'affects, car outre le fait que son père en avait été privé, elle fut en partie élevée par sa grand-mère paternelle lorsque ses parents divorcèrent. Michèle concluait son message par ces mots : « Un autre aspect comique de l'histoire est que quand Paolo et moi nous sommes mariés, nous avons pensé que les Français, qui avaient du mal à prononcer t'Serstevens, auraient moins de mal à prononcer Pirazzoli. Erreur ! Ils nous appellent Pizzarolli... »

Dans sa jeunesse, Michèle a eu deux domaines de prédilection, l'Asie et la danse. Il ne m'est guère possible d'évoquer la danse, qui semble avoir correspondu chez elle à une véritable vocation, mais qu'elle n'a pu pousser jusqu'au bout à la suite d'un accident. De l'apprentissage exigeant de la danse elle garda toute sa vie le goût du travail abouti et une forme très poussée de perfectionnisme. Quant à son intérêt pour l'Asie, il se développa très tôt. Dès l'âge de onze ans, elle s'était fait introduire auprès de la bibliothécaire du musée Guimet, Mademoiselle Hauchecorne, pour aller consulter des livres dans cette vénérable institution.

Le Vietnam l'attira d'abord, et c'est la langue vietnamienne qu'elle étudia un peu plus tard aux Langues orientales, avant de commencer le chinois. Philippe Stern, le directeur du musée Guimet, l'engagea et parraina en quelque sorte ses premiers pas dans les études des arts de l'Asie. Ce qui la conduisit bientôt à participer à des fouilles au Cambodge sous la direction de Bernard-Philippe Groslier dans le cadre de l'École française d'Extrême-Orient. En 1964, elle fut du premier contingent d'étudiants français autorisés à partir pour Pékin comme boursiers du gouvernement chinois. Ce séjour interrompu par la Révolution culturelle devait être pour elle très bénéfique, car Michèle Pirazzoli – ici, je reprends le nom par lequel nous l'appelions – avait des ambitions intellectuelles, une vocation pour la recherche que le musée, avec la lourdeur de son administration, ne permettait pas d'embrasser pleinement. Elle entreprit une thèse d'État sous la direction de Jacques Gernet sur *La civilisation du royaume de Dian à l'époque Han d'après le matériel exhumé à Shizhaishan*, qu'elle soutint en 1971 devant un jury formé, outre Jacques Gernet, de trois autres sommités : Rolf Stein, Lucien Bernot et André Leroi-Gourhan. La publication suivit en 1974, aux éditions de l'École française d'Extrême-Orient. En 1977, après avoir passé plus de dix années au musée Guimet comme conservateur, elle fut élue à la IV^e section comme directeur d'études sur une chaire d'archéologie de la Chine, la première en Europe.

Grâce à Michèle Pirazzoli, l'archéologie et l'histoire de l'art chinois sont devenues en France des disciplines scientifiques. Auparavant, les études dans ces domaines comptaient peu de travaux, et apparaissaient parmi les études sinologiques comme une sorte de bel ornement, apportant à la recherche une illustration de ce que l'on connaissait déjà par les textes. Il suffit cependant de citer ses livres, sur l'architecture chinoise, publié en 1970, sur la civilisation du royaume de Dian, en 1974, sur la Chine des Han, en 1982, sur la grande histoire de l'art chinois éditée en Italie sous sa direction scientifique, en 1996, sur Castiglione, en 2007, ou encore son dernier livre, écrit avec Marianne Bujard, *Les dynasties Qin et Han : 221 av. J.-C.-220 apr. J.-C.* paru aux Belles Lettres en 2017 et qui est avant tout un livre d'histoire, pour mesurer

l'ampleur du domaine qu'elle embrassait. Ces livres se distinguent par leur qualité scientifique et ont contribué au rayonnement international de leur auteur. Les différents titres qui viennent d'être énoncés nous donnent une idée d'ensemble de ses travaux. Cependant, Michèle avait encore d'autres domaines d'expertise. L'un d'eux, la céramique chinoise, l'a amenée à participer à l'étude post-fouilles de plusieurs sites de l'Asie du Sud-Est et du Moyen-Orient où de très nombreux tessons de céramique d'exportation ont été découverts.

Parmi ses thèmes de recherches, il en est un qu'elle a affectionné tout particulièrement, celui des relations que la Chine a nouées avec l'Asie centrale, avec l'Asie du Sud-Est, mais aussi avec l'Europe par l'intermédiaire des jésuites. Elle s'est intéressée à tout ce que la civilisation chinoise devait à ces contacts directs ou indirects avec des cultures étrangères. Par exemple, le rôle des jésuites en Chine dans le domaine artistique fut abordé par Michèle Pirazzoli dès 1969, dans une étude sur les gravures des conquêtes de l'empereur Qianlong au XVIII^e siècle imprimées en France à partir de dessins envoyés depuis la Chine par les jésuites travaillant à la cour. En 1997, sa monographie sur Castiglione en fut l'aboutissement. Entre-temps, dans les années 1980, Michèle Pirazzoli lança un programme de recherches sur les palais européens du Yuanmingyuan, situés dans la banlieue nord-ouest de Pékin, et qui furent détruits en 1860 par les troupes franco-anglaises. Elle estimait en effet que les reconstitutions qu'on en donnait n'étaient pas correctes et qu'une étude pluridisciplinaire combinant l'analyse des photos anciennes et des gravures, des relevés sur place, des analyses en laboratoire des essences des arbres et des plantes qui les environnaient était nécessaire.

De magnifiques études ont été menées par Michèle Pirazzoli dans une perspective anthropologique, par exemple sur les coutumes alimentaires au début de l'ère chrétienne et l'évolution de la vaisselle de table consécutive aux changements de l'alimentation. La consommation du thé, la musique qui accompagnait les banquets, les manières de s'asseoir lors des repas ou durant un entretien entre deux personnes ont fait l'objet d'articles ou de notes savantes dans cette même perspective. On pourrait ajouter une étude sur le luxe et la frugalité au début de l'empire.

L'œuvre de Michèle Pirazzoli est foisonnante. Il ne vient d'en être donné qu'un bref aperçu. Pour mener de front ces recherches dans des directions aussi différentes et pas seulement sur la civilisation chinoise, il fallait avoir une inlassable curiosité. Michèle Pirazzoli était toujours au courant des recherches les plus récentes, son appétit de connaissances nouvelles ne s'arrêtait ni aux limites de sa discipline, ni aux frontières de la Chine. On se doit ici d'évoquer le contexte intellectuel dans lequel elle mena ses recherches. Jusqu'au début des années 2000, les publications chinoises étaient d'une qualité médiocre tant sur l'archéologie qu'en histoire de l'art : mauvaises photographies en noir et blanc, documentation limitée, rapports de fouilles sommaires (on n'inclut pas dans ce jugement les monographies). La pertinence des travaux de Michèle Pirazzoli n'en paraît que plus remarquable.

En 2007, pour lui exprimer leur reconnaissance et leur admiration, ses collègues et anciens étudiants lui ont offert un numéro spécial de la revue *Arts asiatiques*¹. Le

1. « L'autre en regard. Art et culture matérielle de la Chine. Volume en hommage à Michèle Pirazzoli-t'Serstevens », édité par Alain Thote, *Arts asiatiques*, 2006. Une bibliographie s'arrêtant à l'année 2006 figure dans ce numéro spécial. L'auteur de cette nécrologie prépare un article sur l'ensemble de

choix de cette revue tenait aux liens étroits qu'elle y avait noués, en y publiant des articles qui firent date, en y attirant de nombreux auteurs, parmi lesquels les meilleurs savants étrangers, mais aussi de jeunes doctorants qui y faisaient leurs premières armes sous sa conduite, et enfin en contribuant par ses conseils éclairés à assurer à cette revue sa réputation internationale.

Michèle Pirazzoli préparait cet été une communication pour un colloque à venir en mars 2019. Elle aura consacré toute sa vie à la recherche. Le premier qu'elle entraîna dans son sillage fut son mari. Paolo Pirazzoli avait participé comme ingénieur, mais avec le plus grand déplaisir, à la construction de la tour Montparnasse. Encouragé par son épouse, il entreprit une thèse sur *Les variations du niveau marin depuis 2 000 ans* et devint par la suite un chercheur mondialement réputé. Ils formaient un couple uni, fusionnel même. Ils travaillaient dans le même bureau, assis l'un en face de l'autre, ne se quittant que pour leurs lointaines missions de terrain respectives. Et ils partageaient les mêmes goûts : la musique baroque, les chats, Venise, et les sucreries rares et raffinées.

Alain THOTE

l'œuvre de Michèle Pirazzoli-t'Serstevens, dans lequel figurera une bibliographie complète prenant en compte les années de 2007 à aujourd'hui.